

D'UNE SEULE VOIX

Un endroit pour vivre

Jean-Philippe Blondel

Extrait de la publication

ACTES.SUD
JUNIOR

D ' U N E S E U L E V O I X

Des textes d'un seul souffle. Les émotions secrètes trouvent leur respiration dans la parole. Des textes à murmurer à l'oreille d'un ami, à hurler devant son miroir, à partager avec soi et le monde.

“C'est à cause du nouveau proviseur – M. Langlois (...). De ses discours autoritaires. De sa façon d'insister sur tous les mots négatifs qu'il emploie : *ne pas, interdit, plus jamais, personne*. De la manière dont ils le regardaient tous – comme des moutons –, les yeux mouillés, un regard glissé par en dessous, obéissants, jugulés. Ça m'a bouffé.”

On a beau être un élève réservé, sans histoires, il y a des sermons, des injustices, qui ne passent pas. Caméscope au poing, l'adolescent décide de filmer ses camarades et de raconter son lycée pour ce qu'il est aussi : un lieu de vie, d'amitié, de haine comme d'amour.

Un endroit pour vivre

*À J.-L. Guillaume, O. Bigeard et V. May
– qui n'ont évidemment et heureusement
rien à voir avec tout ça.*

À mes collègues.

*À mes élèves – passés et présents,
et particulièrement aux T euros 06/07.*

À U. V. et A.K.

Une collection dirigée par Jeanne Benameur et Claire David

*Des textes d'un seul souffle. Les émotions secrètes
trouvent leur respiration dans la parole.*

*Des textes à murmurer à l'oreille d'un ami, à hurler
devant son miroir, à partager avec soi et le monde.*

www.actes-sud-junior.fr

www.actes-sud-junior.fr/collections/duneseulevoix/

Conception graphique :
Guillaume Berga

© Actes Sud, 2007
ISBN 978-2-330-01173-4

*Loi 49-956 du 16 juillet 1949
sur les publications destinées à la jeunesse*

D ' U N E S E U L E V O I X

Un endroit pour vivre

Jean-Philippe Blondel

ACTES SUD JUNIOR

C'est à cause du nouveau proviseur
– M. Langlois –, grand, maigre, sec
comme un coup de trique.

De ses discours autoritaires.

De sa façon d'insister sur tous les mots
négatifs qu'il emploie : *ne pas, interdit,*
plus jamais, personne.

De la manière dont ils le regardaient
tous – comme des moutons –, les yeux
mouillés, un regard glissé par en
dessous, obéissants, jugulés. Ça m'a
bouffé.

Je n'en ai parlé à personne.

Je ne parle pas de grand-chose à qui que ce soit d'ailleurs – à part à Yvan, parfois. C'est peut-être aussi pour ça que les gens m'aiment bien, au lycée. Je suis un mec sans histoires. Ni année de retard ni année d'avance. Ni bon ni mauvais. Ni S ni L – ES, la filière intermédiaire. Je suis invité à des soirées, je m'y rends de temps à autre. J'accepte qu'on pompe sur mes devoirs – je ne demande jamais rien en échange. Je suis cool. Comme je ne suis arrivé de l'autre bout de la France que l'année dernière, en fin de deuxième trimestre – mutation paternelle –,

on me connaît peu. Mais on m'apprécie. Certaines filles commencent à me tourner autour. Gentiment. Tendrement. Elles me disent que je les comprends. Elles se persuadent toutes seules que je suis sensible. Il n'y a rien pour étayer leurs propos. Je ne montre jamais rien. Je sais très bien me taire. Et observer. C'est ce que j'aime surtout – observer.

Regarder dans la rue les gestes agacés des femmes quand leurs maris ne les écoutent pas. Remarquer les désespoirs fulgurants et volatils des mères dont les enfants grandissent. Prêter attention aux tentatives de séduction

des deux sexes à l'approche du printemps – les jupes plus légères, les pantalons plus moulants, les tee-shirts à manches courtes – ceux qui laissent voir les muscles en formation. Je peux passer des heures à contempler le monde.

Ma mère me le reprochait tout le temps, quand j'étais gamin. « Arrête de rêvasser », répétait-elle. C'était devenu un vrai leitmotiv. Avec ma mère, il faut toujours être actif. Comme mon père est constamment au boulot, elle se plaint d'avoir à accomplir deux journées en une seule – une première au bureau, une deuxième à

la maison. Évidemment, ce n'est pas vrai. Pas depuis quelques années. Je l'aide énormément. Mais elle ne le reconnaîtrait sous aucun prétexte. Elle aime bien les jérémiades. Se lamenter, ça lui donne l'impression d'exister.

Ma mère est secrétaire. Lorsque je suis entré au collège, elle m'a prévenu que nous allions être obligés de remplir des fiches, pendant la première heure de cours, parce que les profs ne nous connaissaient pas encore et qu'ils voulaient savoir à qui ils avaient affaire. « Dans les renseignements à donner, il y a une rubrique “profession des parents” », a-t-elle ajouté, et elle m'a

précisé qu'il était très important d'écrire que maman était *secrétaire de direction*.

Ma mère n'a jamais été secrétaire de direction.

Pourtant, elle a tout essayé.

Elle s'est même fait passer pour trilingue, un jour – anglais, allemand, elle qui est prise de fou rire dès qu'il faut articuler deux mots dans une langue étrangère.

Mais, comme elle n'arrête pas de le répéter, *qui ne tente rien n'a rien*.

Ma mère est une usine à proverbes.

Elle les glisse en fin de phrase, l'air de rien.

Cela donne parfois l'impression qu'ils attendaient, tapis, dans sa bouche, et qu'ils sont sortis au dernier moment pour se jeter sur l'interlocuteur médusé.

Un tiens vaut mieux que deux tu l'auras.

Il ne faut pas vendre la peau de l'ours avant de l'avoir tué.

En avril, ne te découvre pas d'un fil.

Sauf que là – avril ne ressemble plus à avril. Et la vie déborde des proverbes.

Depuis deux semaines, il fait très beau. Anormalement chaud pour un mois d'avril – mais nous ne savons plus ce que « normal » signifie. À la radio, on nous rebat les oreilles des « normales

saisonniers » mais on ne comprend même plus à quoi ça correspond. On essaie juste de jouir de ces périodes printanières sans trop réfléchir à leurs implications. On tente de profiter du jour qui vient tout en sachant que la destruction de la planète est à l'œuvre et que, tôt ou tard, nous y serons confrontés.

J'ai seize ans.

Je suis en première.

Dans trois fois seize ans, selon les spécialistes du climat, la Terre sera devenue un endroit très différent. La planète que nous connaissons aujourd'hui ne sera qu'un lointain souvenir.

J'en ai déjà la nostalgie.

Parfois, avant de m'endormir, je me vois dans trois ou quatre décennies. Calfeutré dans une maison étouffante. Sortir serait s'exposer à la violence du soleil. Je suis allongé sur un matelas sale, j'attends la respiration de l'obscurité et de la fraîcheur. Quand la nuit tombe, les humains sortent. Ils se hument. Ils font l'amour. Ils s'embrassent. Ils se battent. Ils se tuent aussi parfois. Le contact est devenu une urgence. Toute la journée, je reste étendu sur le lit – je parcours les romans que j'ai récupérés chez ceux qui n'en veulent

plus, ceux qui les accusent d'être de la poudre aux yeux, ceux qui ricanent en disant que maintenant qu'on a la science, on n'a plus besoin de fiction.

Je rêve.

Ma mère n'est plus là pour me le reprocher.

Ma mère repose dans une tombe sur laquelle elle a fait inscrire *secrétaire de direction*.

Je suis tombé tôt dans les livres.

Ou plutôt, j'y ai été projeté.

Par l'activisme de ma mère et l'absence de mon père.

Et par leur besoin d'intimité lorsqu'ils se retrouvaient enfin.